

Des podiums de Mister Suisse aux sommets de l'Himalaya

Alpinisme Il se qualifie d'«homme ordinaire avec un rêve extraordinaire». Ce rêve, gravir tous les sommets de plus de 8000 mètres sans oxygène artificiel, Simon Niklaus s'en rapprochera ce mardi.

Maeva Pleines

Dans une autre vie, Simon Niklaus était Mister Suisse. Ce Biennois a néanmoins troqué les podiums contre des sommets montagneux. Ce mardi, il s'envolera pour le Népal, à la conquête de l'Annapurna IV, qui culmine à 7525 mètres. Enseignant remplaçant et aide-soignant sur appel, le trentenaire s'est organisé une vie compatible avec sa passion pour l'alpinisme.

«Je ne veux pas d'une famille ou d'une maison. Je veux grimper les 14 sommets de plus de 8000 mètres sur cette planète. C'est mon seul objectif», confiait-il au Journal du Jura il y a deux ans, après son ascension de l'Ama Dablam, à 6812 mètres, également dans l'Himalaya. Un défi qu'il compte relever sans oxygène artificiel, dans l'esprit des pionniers de l'himalayisme. Et en emportant avec lui, encore et toujours, le drapeau biennois.

Aujourd'hui, il se rapproche encore d'un cran de ce rêve. Après le Lobuche (6119 mètres, au Népal) et l'Ama Dablam en 2023, ainsi que l'Aconcagua (6962 mètres, en Argentine) l'année dernière, son expédition actuelle sera sa quatrième à plus de 6000 mètres. Et sans doute la dernière avant d'aller chatouiller les 8000 mètres. «La plupart des gens font le Kilimanjaro, puis signent directement pour le Manaslu. Moi, je préfère progresser petit à petit, car je prends autant de plaisir dans la préparation que dans l'accomplissement lui-même», sourit-il.

Une approche autodidacte

Depuis 2018, il s'entraîne ainsi sans relâche, souvent dans les Alpes, et souvent en solitaire. Pas de refuges chauffés ni de petit verre au chalet pour lui: il y préfère une gourde filtrante et un campement sommaire pour dormir dans le froid tout en se préparant à des conditions



Simon Niklaus emmènera le drapeau biennois dans sa dernière expédition avant de se lancer dans son objectif ultime des 8000 mètres. Carole Lauener

extrêmes. «J'essaie d'entraîner mon corps à résister à tout. Comme il n'y a pas d'école pour se préparer à affronter les plus hauts pics, je sors parfois exprès dans le blizzard.»

Pour apprendre, durant cette dernière étape avant les 8000 mètres, il mise aussi sur l'opportunité de se joindre à l'équipée de Sophie Lavaud, la première Suisse à avoir gravi les 14 plus grands sommets de la Terre. Il sera également accompagné par un sherpa. Le même que pour l'Ama Dablam. «Il ne portera rien. Mais nous avons eu un bon contact – et, surtout, se passer d'un expert local serait mal vu. Cela reviendrait à se considérer au-dessus d'eux», motive-t-il.

Simon Niklaus espère, par ailleurs, profiter d'être épaulé par un compagnon de cordée népalais pour enchaîner avec un second sommet, l'Annapurna II – un pic culminant à 7937 mètres, encore très peu gravi. «Je sais que j'ai très peu de chance d'y parvenir, mais j'y crois», profère-t-il.

Le choix de la frugalité

Avant d'être happé par sa passion dévorante, Simon Niklaus a tâtonné. «J'ai commencé une formation de pilote de chasse, puis j'ai tenté l'EPFL, avant de réaliser un Bachelor en biologie et sport dans l'idée de devenir prof. Je me suis finalement arrêté avant de compléter mon

Master. Justement parce que j'ai découvert la montagne... J'ai alors compris que me caser dans un quotidien d'enseignant ne me conviendrait pas.»

Depuis, le Biennois a façonné son quotidien pour coller à cette obsession. «Je fais tout au moins cher afin de consacrer mes dépenses à l'alpinisme», lance-t-il, entouré de matériel neuf d'une valeur de près de 8000 francs emplissant son petit appartement. «Au total, cette ascension devrait me coûter environ 18'000 francs», ajoute-t-il.

Après tant d'investissement, sa plus grande crainte serait d'être arrêté dans un élan, non pas à cause d'un

manque de préparation, mais par la montagne elle-même. «Si je reviens sans sommet parce qu'une crevasse s'ouvre ou qu'un passage est infranchissable, ce serait très dur à accepter. Face à une blessure ou une tempête, tu sais pourquoi tu restes sous la tente. Mais s'il fait grand soleil et que la voie se bloque malgré tout, c'est l'impuissance totale.»

Un antidote à l'anxiété

Pour Simon Niklaus, la montagne n'est pas qu'un défi sportif: elle représente un refuge face à une société anxieuse. «Je suis très conscient des enjeux écologiques, mais aussi fataliste. Même si toute la Suisse ces-

”
J'essaie d'entraîner mon corps à résister à tout. Comme il n'y a pas d'école pour se préparer à affronter les plus hauts pics, je sors parfois exprès dans le blizzard.

Simon Niklaus
Passionné d'alpinisme

sait d'émettre des gaz à effet de serre, cela resterait une goutte d'eau dans l'océan... Bref, entre la crise climatique, les guerres et l'incertitude économique, le monde actuel m'opprime, alors plutôt que m'apitoyer, je pars en montagne. Là-haut, je vis le moment présent.»

Il y retrouve des joies simples: une vue imprenable après des heures d'effort, le silence... et la satisfaction d'avoir repoussé un peu plus loin ses limites. «Chaque sommet que je vise est le plus grand de ma vie parce qu'il dépasse le précédent. Sans rechercher l'adrénaline à tout prix, je dois être un peu accro à la dopamine et aux endorphines», admet-il.

Le bilinguisme, un atout mais aussi un défi pour la culture biennoise

Bienne Le Baromètre du bilinguisme dans le domaine de la culture à Bienne souligne un engagement fort en faveur des deux langues. Il met aussi en lumière les coûts et défis organisationnels.

Mandaté par la Ville de Bienne et réalisé par le Forum du bilinguisme en collaboration avec le Conseil des affaires francophones (CAF), ce sondage a interrogé 30 institutions locales et régionales. Vingt-et-une ont répondu et pris part à des ateliers.

C'est la première fois qu'une telle démarche est réalisée, relève le délégué biennois à la culture, Valentin Grosjean.

«L'idée était d'avoir des indications sur cette pratique du bilinguisme, sur ce vécu au quotidien par les institutions», relève-t-il. Pour la Ville, l'intérêt était aussi de connaître les avantages comme les défis de cette identité. Au Forum du bilinguisme, la directrice Virginie Borel explique que cette enquête spécifique s'inscrit dans une perspective plus large: elle précède la

grande étude sur les habitudes linguistiques de la population biennoise, prévue en 2026.

Les résultats du Baromètre du bilinguisme montrent que 85% des organismes culturels offrent des prestations en français et en allemand, considérant cette démarche comme un atout pour leur attractivité et pour l'image de la ville. Le bilinguisme permet aussi de renforcer les liens entre les cultures et de créer des réseaux professionnels solides.

De tels résultats ne surprennent pas Valentin Grosjean. Pour lui, cet ancrage s'ex-

plice par le besoin d'aller à la rencontre des communautés linguistiques différentes. «C'est presque naturel, on va dire, dans la proposition des offres qu'elles fournissent à la population», relève-t-il. Ce rôle de pont culturel semble toutefois concerner davantage les institutions culturelles d'importance régionale que les institutions locales, selon le sondage.

Le défi du bilinguisme

Nicolas Gschwind, président de la Commission culture du Conseil des affaires francophones, souligne «la plus-value

du bilinguisme, mais aussi les coûts qu'il implique». Un point de vue que partagent aussi les prestataires interrogés. Pour eux, la pratique des deux langues officielles génère des efforts supplémentaires sur les plans administratif, financier et organisationnel. Au total, 95% des institutions décrivent ainsi des charges spécifiques liées à la gestion bilingue de leur structure et à leurs offres. Des défis qui se retrouvent dans la programmation, la gestion administrative ou encore la communication.

Que peut dès lors faire la Ville pour soulager les insti-

tutions de ces charges? «Il y a des discussions qui devront être menées avec ces partenaires. Mais à ce stade, il n'y a pas encore d'axe qui a été élaboré pour pouvoir tenir davantage compte de cette pratique du bilinguisme», reconnaît Valentin Grosjean. Le délégué à la culture reconnaît ainsi que cette thématique «devrait être discutée» dans le cadre de la nouvelle phase de dialogue avec les institutions pour les prochains contrats. Un souhait partagé, selon le sondage, par 70% des structures d'importance régionale. *lvi-amo*